BAGAMOYO EXPRESS par Laurent Gautier-Le Goff

Dans la salle Iroise du CRMar, le Centre de renseignement de la Marine situé sous l'immeuble de la Préfecture maritime de Brest, la tension était montée d'un cran. Héloïse Rivoal avait convaincu le maître Loïc Hervé de présenter son dossier au capitaine de frégate Chalançon, seul maître à bord dans ce vaisseau de verre et de béton. En contemplant les visages des cinq hommes assis face à elle, elle se demandait toutefois si elle avait eu raison d'insister et si toutes les heures passées à analyser les trajets du Bagamoyo Express ne lui vaudraient pas plus d'ennuis que de reconnaissance.

Le capitaine et le maître étaient en uniforme. Le plus âgé des civils avait décliné son identité « Hubert, quai d'Orsay ». L'homme au costume noir, Paul Laville, était le substitut du procureur et Philippe Langlet, la quarantaine sportive, le directeur de cabinet du préfet maritime.

Langlet prit la parole et confirma qu'il transmettrait les informations au préfet de la Réunion, en charge de la Direction de la Mer Sud Océan Indien, si l'enquête du matelot Rivoal n'était pas un amas de spéculations hasardeuses comme – assura-t-il – il en découvrait trop souvent ces derniers temps.

Héloïse sentit ses joues s'empourprer et la subite envie de quitter la pièce en courant lui traversa l'esprit.

« Nous vous écoutons, Rivoal », dit le capitaine Chalançon.

Elle inspira lentement, puis appuya sur une touche de son ordinateur. Une carte de l'Océan indien apparut sur le mur.

« Comme vous le savez, commença-t-elle, le CRMar collecte quotidiennement des milliers de données. Imagerie satellitaire, observations des bâtiments de marine marchande, des unités militaires, analyse des AIS, les transpondeurs qui équipent les navires de commerce de plus de trois cents tonneaux, registres portuaires, et cætera. 99% du traitement des données est automatisé. Je m'intéresse au 1% restant, avec une mission particulière sur l'Océan indien. Depuis trois mois, j'ai ajouté dans les critères d'analyse des filtres qui me semblaient pertinents.

— Qui vous semblaient pertinents ? interrogea Hubert. Vous ne travaillez pas en équipe ?
— L'esprit d'initiative n'empêche ni la rigueur ni le partage d'informations, l'interrompit le maître Hervé.
— Je ne mets pas en doute ses compétences, mais le matelot Rivoal saura nous le démontrer, ajouta Hubert avec le regard d'un chat observant un mulot.
— La quasi-totalité des nations possédant une flotte, reprit Héloïse, a signé les Conventions des Nations-Unies sur le droit de la mer à Montego Bay en 1982 et à Vienne en 1988. Tout d'abord, je me suis intéressée aux navires sous pavillon des états n'ayant pas ratifié ces conventions. Il est

difficile de les contrôler, presque impossible de les arraisonner dans les eaux internationales, et les organisations criminelles y trouvent souvent leur port d'attache. »

Elle laissa planer un silence. Pas de commentaires.

« Ensuite, j'ai créé un programme qui recense les trajets atypiques, isolant les unités qui s'écartent des principales routes maritimes. Je me suis concentrée sur l'Océan indien. »

Elle appuya sur une autre touche et des centaines de lignes illuminèrent la carte, comme autant de sillons multicolores.

« Messieurs, voici la route du Bagamoyo Express sur les dernières années. »

Les lignes s'effacèrent, à l'exception d'une seule, rouge écarlate.

Pendant une dizaine de secondes, il n'y eut que le ronronnement de la climatisation pour troubler le silence.

« Mais ça n'a pas de sens ! fit Langlet. Ce bateau ne touche jamais terre.

— Effectivement, répondit Hervé. Ce bâtiment navigue en suivant le même parcours en proximité des ZEE, les zones économiques exclusives des états côtiers, sans jamais franchir la limite, puis il retourne à son port d'attache, Dar Es Salam. Il effectue le trajet deux fois par an.

— Le Bagamoyo Express, ajouta Rivoal, est un vraquier de type Panama battant pavillon tanzanien. Il est censé transporter des céréales, mais, en dehors de Dar Es Salam, il n'accoste nulle part. Quand il quitte la Tanzanie, il remonte la côte de l'Afrique puis oblique vers le Pakistan. Ensuite il longe la côte indienne, toujours en dehors des deux cents milles de la ZEE, puis contourne les Maldives et le British Indian Ocean Territory avant de prendre au nord vers la Birmanie. Là, il fait demi-tour et descend vers l'Indonésie avant de traverser l'océan en diagonale vers l'Afrique du Sud. Jusque-là, le trajet est juste inhabituel, mais on bascule dans le non-sens quand il s'agit de relier l'Afrique du Sud à la Tanzanie. Le Bagamoyo contourne toute la zone Madagascar et Réunion par l'est, et rien ne le justifie.

— Rien, intervint le capitaine Chalançon, sauf la volonté de toujours naviguer dans les eaux internationales.

— Mais comment se ravitaille-t-il ? fit Laville.

— À chaque point d'arrêt, on localise des échos radar en proximité. Des unités plus petites.

— Vous avez une idée de ce qu'il trafique ?

— Le 10 mai 2017, il a demandé à entrer dans le port de Bombay pour une avarie moteur. La seule exception dans ses voyages. Une semaine après qu'il ait repris la mer, des centaines de futs se sont échoués sur la côte indienne.

— Ils contenaient ?

— Dioxyde de chlore, nitrate d'ammonium, insecticides, désherbants… un vrai supermarché des produits polluants ou interdits sur une vingtaine de kilomètres de plage. Plusieurs se sont ouverts ou ont fuit et les dégâts écologiques sont majeurs sur la zone. Mais ce n'est pas tout. »

Les trois civils prenaient des notes sans discontinuer. Hubert leva les sourcils, attendant la suite.

« Douze cadavres de femmes ont été portés par les courants jusqu'à la côte. Les légistes ont estimé qu'ils avaient passé une semaine dans l'eau. Ça correspondrait au parcours du Bagamoyo.

— Trafic d'êtres humains ? dit Langlet.

— Sans aucun doute. Ils ont jeté leur cargaison par-dessus bord, quelle qu'elle soit, avant d'entrer dans la ZEE et les eaux territoriales indiennes.

— Personne n'a tenté de les arraisonner ?

— La marine indienne a fait trois demandes auprès de la Tanzanie, aussitôt refusées.

— Rappelez-moi la procédure, demanda Hubert.

— Lorsqu'une suspicion de piraterie, de trafic de produits dangereux, de stupéfiants, ou encore de trafic d'êtres humains existe envers un bâtiment et que ce constat est établi dans les eaux internationales, le procureur de la juridiction interrégionale envoie une demande à l'état dont dépend le navire. Celui-ci a quatre heures pour répondre. S'il ne le fait pas, l'arraisonnement est possible.

— La Tanzanie a toujours signifié son refus dans les trente minutes suivant la demande, dit le capitaine.

— C'est sans solution, alors ? dit Langlet.

— Peut-être pas, fit Héloïse Rivoal. »

Elle ouvrit une chemise et en sortit le journal sportif *L'Équipe.*

« Vous comptez envoyer l'équipe de France de water-polo ? railla Laville.

— Plutôt les commandos marine. Page six, je crois. Voilà ! »

Elle brandit le journal. Le bandeau « Qualifications pour les demi-finales de la Coupe d'Afrique des Nations » surmontait des clichés de joueurs de football.

— « La Tanzanie rencontre l'Ouganda demain à Dar Es Salam !

— Demain ?

— Samedi 24 mars, dit Hervé, à 16 h. Quarante ans que la Tanzanie attend ça ! S'ils battent l'Ouganda, ils passent ! À la même heure, le Bagamoyo sera au large de la Réunion en limite de ZEE.

— Même les grabataires et les nourrissons seront devant la télé, renchérit Rivoal.

— Vous plaisantez ? dit Hubert.

— Vous étiez où le soir du 12 juillet 1998 ?

— Au boulot, figurez-vous.

— Et plus précisément ? »

Hubert rougit légèrement.

« À la cafétéria, devant l'écran avec les collègues.

— Croyez-moi, dit Hervé, on n'aura pas deux fois cette occasion. Si la Tanzanie se qualifie, ce sera fiesta à tous les étages jusqu'au lendemain. »

Le substitut se tourna vers les autres civils.

« Vous nous laissez cinq minutes ? » Il se leva et les entraîna dans le couloir.

« On n'a jamais été aussi près de passer pour des branquignols », dit le capitaine Chalançon.

Au moins, ils pensaient tous la même chose.

*

Abhaya.

En hindi, cela signifie *Sans crainte*.

Quand elle avait poussé son premier cri, ses parents l'avaient prénommée ainsi.

Ce vendredi, elle aurait dû fêter son quinzième anniversaire.

Le fêter ? Avec qui ? Ses compagnes d'infortune, entassées à ses côtés dans les cales de ce cargo puant ?

L'homme parcourait le Rajhastan deux fois par an. Il était entré dans le village de Jaitsar par la route de Setrawa. Costume gris perle, montre dorée, mains lisses et ongles nacrés. Il avait promis un emploi de femme de chambre dans un hôtel de Bombay et donné six mille roupies à ses parents.

Sans crainte.

Parfois, un matelot descendait dans la cale, entraînait une fille à l'écart. On entendait ses pleurs. Quand, à la frontière, la vieillarde avait soulevé sa robe, descendu sa culotte et l'avait forcée à écarter les jambes, elle avait cru mourir. La femme avait dit à l'homme en gris « La touchez pas, elle est neuve. Un bon prix. » Et les matelots l'ignoraient.

Sans crainte.

Comment ne pas avoir peur ? Une peur glacée. Des ténèbres où s'enfouissent à jamais les rêves et les espoirs.

*

Les civils entrèrent sans frapper.
L'homme du quai d'Orsay semblait mécontent. Langlet prit la parole.
« On vous suit. – Héloïse retint un soupir de soulagement – J'ai appelé le préfet, il nous attend en salle de crise. Il ne reste plus qu'à prier pour que le café soit bon et pour que la Tanzanie gagne ce foutu match. »

*

Le téléphone sonna dans le bureau de Vexel quarante minutes plus tard. Le capitaine du commando Trépel enregistra les informations, attendit les codes de confirmation qui s'affichèrent bientôt sur son application sécurisée.
« Vahilli, fit-il à l'adresse du premier maître installé en face de lui, rassemblement ! »
Il ouvrit la porte de son bureau. Les baraquements du camp Arta ondulaient dans l'air surchauffé du reg djiboutien. Vahilli porta un sifflet à sa bouche. Trois coups brefs et stridents. Aussitôt, les commandos arrivèrent en courant.
Tous avaient leurs qualités, leurs défauts, mais le capitaine n'avait aucun doute sur leurs compétences extraordinaires, leur loyauté et leur courage. Il aurait confié sa vie à chacun d'entre eux.
« En salle Vauban dans dix minutes, en tenue et en armes ! On part en assaut à la mer. »
Il sentit le frémissement, la vibration dans les regards. L'assaut à la mer, c'était la raison d'être du commando Trépel.

*

Le premier maître tapota l'épaule d'Héloïse. Elle émergea d'un songe stupide dans lequel des footballeurs jouaient sur le pont d'un navire, se plaignant sans cesse que leur ballon tombe à l'eau, hurlant au commandant de faire machine arrière pour récupérer leur bien.
Elle s'était assoupie sur un fauteuil de la salle de crise. Elle regarda l'horloge de gauche, sous laquelle était inscrit *Brest*. 15 h 40. Elle avait tenu jusqu'à 14 h puis s'était endormie. Elle observa les autres protagonistes. La vingtaine de personnes présentes dans la salle de crise portait les stigmates de la nuit blanche. Visages creusés, teint gris, bâillements.
« Où en est-on ?

- Commandos sur place, répondit Hervé. Ils ont rejoint la frégate Nivôse en hélico à 15 h. Les ECUME ont été larguées par un Transall et ils sont à bord. Deux unités de douze hommes.
- ECUME ?

— Les embarcations semi-rigides, matelot ! Il est temps de se réveiller. Allez donc prendre un café. »

Elle se dirigea vers la table de chêne clair où étaient disposées des cartes de la zone nord-est de la Réunion. Un pavé rouge de deux centimètres représentait le Bagamoyo. À l'intérieur des pointillés symbolisant la limite de la ZEE, trois pavés noirs. La frégate et les ECUME patientant soixante milles au sud-ouest.

Elle leva les yeux. Le préfet maritime la dévisageait. Sa gorge se serra. Il se tourna vers la télévision installée sur un bureau. Les deux équipes étaient alignées pour les hymnes.

« Un match de football en salle de crise. On aura tout vu », fit le préfet.

Il se tourna vers l'horloge baptisée *Dar-Es-Salam*.

« 15 h 45. Monsieur le substitut, envoyez la requête au ministère tanzanien. »

*

Le navire se balançait au rythme lent de la houle de traîne. Les remugles d'iode, de goudron et de fioul saturaient l'air de la cale. Une gamine de douze ans à peine s'était rapprochée d'Abhaya. Elle la pressait de questions – Où nous emmènent-ils ? Qui sont ces hommes ? – mais Abhaya n'avait pas la force de lui répondre. Elle se rappelait la main tendue de son père, la liasse de billets, le regard de sa mère… se doutait-elle de quelque chose ? Et la colère montait, telle une pierre brulante lovée au creux de son ventre.

Elle sentit dans son dos la longue écharde de bois arrachée au flanc d'une caisse.

Abhaya.

Sans crainte.

*

D'une frappe puissante, Aggrey Morris venait d'expédier le ballon sous la barre.

« 3 – 0 ! » rugit Hervé.

La Tanzanie allait remporter le match.

« Que les ECUME se mettent en route, dit le capitaine Chalançon. Au ralenti. Si le Bagamoyo les repère au radar, il doit penser à des bateaux de pêche. Des nouvelles du ministère tanzanien ?

— Toujours rien, répondit un opérateur.

— Qu'ils se rapprochent au maximum. À 19 h 30, on lancera l'assaut. Arrivée sur site à 19 h 45. »

*

Le Bagamoyo serait bientôt en visuel. Le chef du commando consulta sa montre. Au même moment, la foule en liesse se déversait dans les rues de Dar Es Salam. Ambiance coupe du monde. À tribord, l'autre ECUME attendait son signal. Les soldats en combinaison noire étaient silencieux, se remémorant les gestes mille fois répétés. Abordage, grappins, couverture des snipers… Le lieutenant avait prévenu ses hommes. Un navire qui croise régulièrement au large de la Somalie a de quoi se défendre. A fortiori s'il appartient à une organisation criminelle.
Deux hélicos les rejoindraient dix minutes après l'engagement. Dix minutes cruciales. Les plus dangereuses.

*

L'aiguille des secondes poursuivait son ballet, indifférente aux regards posés sur elle.
Héloïse, comme les autres, effectuait le décompte *9, 8, 7…* Toute fatigue envolée *3, 2, 1…*
« Lancez l'assaut », dit le préfet d'une voix forte.

*

Les ECUME bondirent dans un même élan, propulsées par leurs moteurs diesel de trois cents chevaux. Elles dépassèrent les cinquante nœuds en quelques secondes.
Le vraquier apparut sur la ligne d'horizon. Coque grise et château blanc strié de larges bandes de rouille.

*

Des cris. Un coup de feu. Puis d'autres, en rafales.
Les filles se dévisagèrent, apeurées. Abhaya saisit la longue écharde de bois, si dérisoire.
Le staccato métallique de pas précipités résonna dans une coursive. La porte s'ouvrit brusquement. Un homme jeune, aux yeux gris et froids. Tee-shirt beige maculé de traînées noires. En bandoulière, il portait un fusil épais, au chargeur en forme de virgule. Il le leva vers les femmes. Une détonation retentit. Une fleur rouge se dessina sur sa poitrine. Il s'écroula.

Le pinceau d'une lampe dessina une parabole dans l'air poisseux. L'homme qui apparut était vêtu de noir. Il portait un casque et des lunettes en forme de jumelles qui lui donnaient une allure d'insecte géant.

Il avança, prit la parole dans une langue étrange, puis : « Don't worry. You're safe. We are french army ».

You're safe.

Abhaya ouvrit la main et l'écharde tomba à terre.

Sans crainte. Sois sans crainte.

*

L'opérateur tendit le téléphone à Chalançon. Le capitaine écouta le message, hocha la tête. Il raccrocha.

« Alors ? fit Héloïse.

— Victoire sur toute la ligne, mes amis !

— Yes ! cria le préfet. – Il rougit légèrement – Pardonnez-moi cet élan anglophile. D'autres précisions ?

— Pas une perte pour nos soldats. L'équipage est aux arrêts et, d'après le capitaine débarqué avec l'hélico, c'est la caverne d'Ali Baba. Stupéfiants par sacs entiers, au moins trente tonnes de pesticides et surtout quinze jeunes femmes sauvées des griffes de ces criminels. »

Le préfet posa ses mains sur la table de chêne.

« Mesdames, Messieurs, ce fut un plaisir de travailler avec vous. Matelot Rivoal – Héloïse se redressa, il lui souriait largement –, bon boulot. »

En fond sonore, sur un bureau, la télévision montrait l'image d'une foule célébrant ses héros.